

# Criblage

L'intellectuelle consolation des esprits cultivés, depuis la fin en queue de poisson de cette sainte guerre, se puise congrûment dans le domaine de l'Édition. Là au moins le genre *Histoire*<sup>1</sup> s'affirme le puissant conquérant du ton à la page, tout en subissant la concurrence effrénée des autres genres dont le plus à craindre pourrait être l'*Étude*. Il existe des *Études*<sup>2</sup> de toutes qualités depuis le travail très fouillé ou la découverte qui métagrabilise<sup>3</sup> jusqu'aux essais agréablement superficiels<sup>4</sup>, rafraîchissements généralement utiles aux prétentieux pas trop spécialisés. Ces brochures sauvent bien des amours-propres d'une part, mais gonflent bien des insuffisances d'autre part. Le *Roman* français ces jours-ci n'offre aucune menace d'envergure; l'aiguille de la boussole aux romanciers se débat d'un pôle à l'autre et trouve difficilement le Nord. Les derniers romans fermentent ou pimentent quand ils réussissent à ne pas se ternir d'une fadeur honteuse. Il y a aussi le genre *Résistance* avec le grand Aragon et le grand Vercors (grandeurs non démesurées), poursuivis d'une cohue de moyens Aragons, de petits Aragons, de demi-Aragons, et d'Aragonaises... Spectacle de Littérature de l'énergie et du cœur se mêlant à la littérature de la déclamation et des cris; prose poétique suivie de poèmes prosaïques d'où sortira le nouveau genre *Grand-Prix* (Goncourt, Fémina, etc...). Le grand cri du grand prix est officiellement le jeune Jean-Louis Bory avec *Mon village à l'Heure Allemande*. Voilà le sujet multiple

- 
1. DANIEL ROPS, *Histoire Sainte*, Fayard, par Variétés.
  - KLÉBER HAEDENS, *Une Histoire de la Littérature française*, éditeur: René Julliard, Sequana, Paris, par Variétés.
  - ROBERT GOFFIN, *Histoire du Jazz*, Parizeau, Montréal.
  - BERTHELOT BRUNET, *Histoire de la Littérature Canadienne-Française*, L'Arbre, Montréal.
  2. ANDRÉ MAUROIS, *Études Américaines*, Maison Française.
  - PIERRE BRODIN, *Les Écrivains Américains de l'Entre-Deux Guerres*, Valiquette, Montréal.
  - HENRI MASSIS, *Découverte de la Russie*, Lardanchet, par Variétés.
  3. RINGUET, *Un Monde était leur Empire*.
  4. FERNAND BALDENSBERGER, *La Critique et l'Histoire Littéraire en France*, Brentano's.
- Le Conte Fantastique au XV<sup>e</sup> siècle*, Guischard, Fides.

qui revient à la mode tous les vingt ans et qui entraîne toujours le formidable lancement massif d'écrivains médiocres concrétisant les goûts populaires ou les manières communes de penser comme tout le monde. Devrions-nous alors préférer le genre *Kollaborationniste*? C'est le genre réveille-matin, l'épouvantail des sceptiques aux manchettes empesées, parfumeurs hypocrites de la « Belle » littérature, de cette Littérature raffinée où l'on doit être assez avancé pour juger que le style c'est tout l'art. Au diable le fond! Sauf quand, tout-à-coup, ces grands perroquets aux belles plumes et aux dictions impeccables s'avisent de découvrir la pensée des écrivains. Quelles volutes alors et quel fracas!

L'écrivain français, au cours des dernières années, à cause d'Anastasia et des sursauts malfaisants de la politique ne pouvait guère consacrer sa plume à meilleur œuvre que la rédaction de ses mémoires<sup>5</sup>. Ainsi *Naissances* de Émile Henriot, édité chez Plon, a traversé l'océan sans annonces et sans réclame. Les quelques exemplaires sont vendus et lus depuis longtemps quoique personne n'ait été payé pour proclamer le charme de ce livre. Les moins fatigués crurent utile de continuer la rédaction de l'Histoire. La plupart des livres publiés à cette époque sont imbibés d'une encre qui tarde à sécher et répand une odeur âcre d'actualité, de cette actualité mesurée par l'esprit de chacun et toujours présentée sur un tissu de préjugés humainement inévitable. On ne nous offrit pas d'*Histoire* pure au sens désintéressé du mot. L'homme de lettres aiguisait sa plume tout en regrettant de n'être pas dans les conditions de stabilité et de confort que nécessite le travail ardu de l'étude et de la recherche. Tandis que Jules Romains, André Maurois, Jacques Maritain et une foule d'autres de moindre renommée s'efforçaient d'expliquer prudemment et péniblement les causes apparentes du conflit mondial et prescrivaient généreusement des panacées de grand'mère à l'univers malade en général et à la France gangrenée en particulier; tandis que les diplomates à lunettes de plastique s'efforçaient de recréer (sic) un miraculeux organisme des nations

5. ANDRÉ MAURIS, *Mémoires*, 2 vols. Raïssa Maritain, *Les Grandes Amitiés*, 2 vols.

unies; tandis que nos écrivains enviaient un fauteuil dans la nouvelle académie canadienne; tandis que les agents soviétiques comptaient d'aussi puissants propagandistes que le Très Révérend H. Johnston, évêque protestant et doyen d'une Église d'Angleterre; tandis que nos éditeurs canadiens publiaient beaucoup de camelote et fournissaient des arguments à M. Georges Duhamel; en un mot tandis qu'un cruel destin feignait le sabotage de la machine à civilisation, messieurs Daniel Rops, Kleber Haedens, Robert Goffin et Berthelot Brunet mûrissaient leurs *Histoires* respectives.

*L'Histoire Sainte* de Daniel Rops rapporte avec une fidélité délicate et une science très poussée l'odyssée d'Abram soudainement frappé de sa vocation à Our en Sinéar; l'abandon d'une riche demeure dans la ville et le départ de tout le clan — y compris le père Terah et le neveu Lot — pour la terre de Chanaan vers la vie nouvelle du pasteur nomade; les aventures d'Abraham, la faillite d'Israël en Egypte après le triomphe de Joseph; le mystérieux destin du grand Moïse, — protégé probable de la charmante "Pharaone" régente, fille de Toutmès 1er, et répondant au nom délicieux de Hatshepsou, — le retour séculaire et tourmenté des descendants aux « cous raides » de Jacob à Chanaan, jusqu'à et après la naissance du Christ. Le tout dans un style élégant, prudent, éprouvant les diverses hypothèses sur des vérifications géographiques précises et sur d'abondantes Tables généalogiques et chronologiques. Certes Daniel Rops nous entraîne dans une très grande et très longue aventure. Il ressucite un clan, une tribu, une famille, un peuple, une nation sur laquelle le souffle de l'*Esprit* a été miraculeusement visible. L'auteur d'une telle *Histoire Sainte* a conquis l'autorité qu'il fallait pour écrire:

Aucune histoire, plus que celle d'Israël, ne donne l'impression d'avoir obéi à un développement interne, de n'avoir emprunté aux circonstances que le moyen d'être plus complètement soi. Et le poids dont a pesé ce petit peuple est si lourd, l'influence des thèmes issus de lui si considérable, qu'on est comme acculé à s'interroger sur les causes de cette fécondité spirituelle, et qu'à cette suite de faits on veut trouver une signification (6).

6. *Histoire Sainte*, Daniel Rops, p. 388.

Il serait sans doute malséant dans une revue que nos amis appellent classico-académique d'insister sur l'*Histoire du Jazz* de M. Robert Goffin. Admirons malgré nous et en dépit de notre dignité la surprenante facilité d'écrire de ce prolifique auteur de romans policiers, comme *Le chat sans tête* et d'ouvrages d'ancienne actualité comme *Le Roi des Belges a-t-il trahi*. Rien ne nous empêchera de garantir son dernier ouvrage comme une excellente *Histoire de Jazz*. Nul mieux que M. Goffin ne pouvait vider la question. Nos oreilles s'ouvrent aux syncopes du *Tam-tam* et du *Rag Time* de la Nouvelle Orléans; elles entendent naître le *Jazz* même chez « les classiques blancs oubliés ». Nous voyageons d'Europe en Afrique et d'Afrique en Amérique. Nous assistons aux concerts de tous les orchestres du genre: « orchestres noirs d'hier », « petits orchestres noirs », « grands orchestres noirs », « grands orchestres blancs », d'avant Louis Armstrong et d'après Benny Goodman. Quelle légitimation des accents polissons d'une musique échevelée! M. Goffin est vraiment l'abbé Germain de la jeune musique tombée! Il place le joint entre « le spiritual et le Boogie-Woogie ». Après une étude sur la *terminologie du Jazz*, M. Goffin termine en nous exposant ses vues sur *L'Avenir du Jazz*:

Il s'agit, à mon sens, écrit-il, d'élever la question plutôt que de l'abaisser. Il y a trop de primaires ignorants, pour qui le jazz a été un refuge facile qui leur permet d'échapper à toute autre forme de culture. Le jazz n'est important que dans son développement à côté des autres arts, dans ses créations, dans ses rapports et sa force d'expression comparés aux leurs. (7).

Admettons que le travail considérable de M. Goffin est beaucoup plus qu'une *Histoire*, c'est la philosophie du *Jazz*.

Si cette *Histoire du Jazz* ne laisse pas de choquer les anciennes susceptibilités guindées, *Une Histoire de la littérature française* de M. Kléber Haedens provoque évidemment plus à tort qu'à raison de vétustes indignations et des batailles bruyantes d'où jaillira la vieille poussière des idoles renversées. Cette *Histoire de la Littérature* est savoureuse, pétillante, originale, toute fraîche et pimpante. Quel plaisir que de relire un tel livre! Nous sommes telle-

7. *Histoire du Jazz*, Robert Goffin, p. 326.

ment traditionalistes et conservateurs, précisément de ce qui ne mérite pas conservation ! L'auteur, avec la fougue loyale du jeune béliet, a foncé dans la vieille clôture qui gâchait le paysage et obstruait son horizon. M. Kléber Haedens avait publié *Une Jeune Serpente*. A part cela il demeurait inconnu, beaucoup plus inconnu et aussi jeune que les jeunes serpentes, puisqu'il n'a pas trente ans. Cela prouve simplement que les éditeurs et les lecteurs devraient accorder plus de confiance aux jeunes inconnus. On a compté plusieurs vieux gâteaux aux renommées frappées, qui malheureusement protègent de fils barbelés leurs vieilles clôtures et leurs champs rasés sans fleurs ni verdure. On semble ignorer que la force d'une nation réside dans l'alliance de sa jeunesse avec la classe d'âge mûr et dans l'acceptation par cette classe d'âge mûr de l'originalité saine du tout neuf, de l'entrain et de l'esprit d'adaptation au siècle dont font preuve les jeunes de talent. Ne comptons pas tellement sur le vieil homme, souvent ahuri par le démon de midi et incapable de réaction violente, d'innovation ou de reconstruction. Soyons fiers de nos traditions, soyons conservateurs intelligemment mais sachons discerner la poussière et le mois. Ne craignons pas d'ouvrir les fenêtres, d'accueillir les rayons de soleil et les joyeuses bouffées d'air. *Une Histoire de la littérature française* n'est point exempte de gros défauts, d'oublis heureux, d'exagérations inouïes, de saccages outrés. Ne vaut-il pas mieux exagérer en activité qu'en passivité ? Le résultat est tangible : un jeune historien de la littérature française ressuscite des écrivains tout palpitants de vie et exhibe leurs œuvres toutes fraîches au soleil. Son livre est le triomphe des nouveautés éditées au cours des six dernières années. Malgré les exigences de nos préjugés, cette histoire captive et intéresse tous les adversaires du style cimetièr. Félicitons l'auteur d'une telle audace. Pour l'admirer et lui pardonner sa jeunesse il suffit de songer que s'il eut montré son manuscrit à quelques vieux professeurs d'expérience, à quelque diplômé de la Sorbonne ou à quelqu'autre momie étiquetée de célèbres instituts, on lui eut bien défendu de publier une pareille folie. Voilà pourquoi les vivants préfèrent la folie de M. Haedens à la stérilité de ses détracteurs. Que ferons-nous alors de la devise : « Ne rien faire et laisser braire » ?

*Une Histoire de la Littérature* de M. Haedens mériterait une grande étude et nous avons à peine le temps et l'habileté d'en conseiller la lecture. Nous nous arrêterons à l'*Histoire de la littérature canadienne française* de M. Berthelot Brunet. Bien que cette brochure n'offre point l'attrait d'*Une Histoire de la Littérature française*, notre devoir nous impose de lire d'abord les œuvres de chez nous: nous édifierons notre littérature à coups de sacrifices.

L'auteur de cette plaquette lui accorde un titre généreux. Un écrivain moins original eut peut-être adopté: *Réflexions sur les écrivains canadiens-français dont j'ai entendu parler*. M. Brunet avait assez de talent pour se payer un titre de luxe. Nous acceptons son *Histoire* qu'un bon lecteur déguste en une demi-heure, et dont la succulence garantit une deuxième gorgée. Voilà bien un livre nullement indigeste. C'est quasi un *hors d'œuvre* (au sens « cordon bleu ») sur la littérature canadienne. N'allons pas croire que l'exposé synthétique de M. Brunet soit incomplet parce que plusieurs prétendus auteurs s'éclipsent dans une bienfaisante absence. M. Brunet eut-il mentionné les noms de tous ceux qui figurent dans le *Manuel* du regretté Mgr Camille Roy, que nous lui reprocherions davantage. Une *Histoire de Littérature* n'est pas un annuaire d'adresses. Ajoutons que M. Brunet aurait pu éliminer au moins la moitié des figurants de sa brochure au bénéfice des méritants; il publierait alors une *Histoire de la littérature* beaucoup plus complète parce que plus fouillée et mieux étudiée. Nous avons aujourd'hui la tentation, évidemment sans raison, de nous imaginer que l'auteur mentionne l'œuvre (œuvre, c'est beaucoup dire!) de plusieurs écrivains en se basant simplement sur la commune renommée établie par ses amis de goût. Les envieux repousseront difficilement sans doute la mauvaise pensée qu'une nuit de triture de cervelle a suffi à M. Brunet pour produire son esquisse. Après s'être amusé durant quelques années dans le coffret de cèdre de nos lettres, il en a chambardé tout le bazar de manière que le couvercle ne tienne plus sur le comble du fameux contenu dont il a fait un inventaire sournois. Voici entre autres l'une des nombreu-

---

8. *Histoire de la Littérature Canadienne Française*, BERTHELOT BRUNET, Éditions de l'Arbre, Montréal.

ses hypothèses échafaudées sur cette affaire: cette soirée-là l'auteur des *Hypocrites* rayonnait de belle humeur; il venait de terminer la lecture de l'*Histoire* de M. Kléber Haedens; sa digestion pas trop laborieuse lui permettait l'oubli complet des soucis de son ancienne profession; la fin du dîner l'avait laissé regaillardé, énergique, avec une option au revirement de son style moins heurté que d'habitude. Au sortir de table M. Brunet se mit à écrire à belle allure. La veillée se passa ainsi sans autre interruption que le remplissage de sa plume et de ses pages. Vers les trois heures du matin, l'auteur de *L'Histoire de la littérature canadienne française* n'avait plus qu'à constituer l'index alphabétique de son hallucinant ouvrage. C'était le plus long de l'*Histoire*. Mais les connaisseurs jugent toujours un livre par l'index, pensait-il.

Parmi tout le brouhaha causé par son cyclone, nos pauvres écrivains attrapèrent de rudes bousculades. Plusieurs se sont réveillés en sursaut. Mais c'est précisément les non-bousculés qui souffrirent l'injustice. Depuis lors ils ont acquis les titres illustres d'*oubliés*. Quels pendants pour les *académiciens*! Et l'on sait qu'en histoire littéraire le plus médiocre auteur préfère se faire casser la g... plutôt que de se faire oublier. Malheureusement certains oubliés n'étaient pas tellement mal foutus. Nommons-en simplement trois sur quinze: Gérard Morisset, Germain Beaulieu, Raymond Douville,... Sans compter ceux que M. Guy Jasmin considère bien connus, tels Atala Valois, Arthur Bouéhard, Jeannine Bélanger,... Mais il existait déjà trop de noms affublés du « ne serait-ce que pour mémoire » dans cette *Histoire*. Que dire des petits oublis vilains, canailles ou impardonnables après avoir applaudi les oublis héroïques ou admirables justifiés ou justifiables?

Bien qu'estompée l'*Histoire de la Littérature canadienne-française* peut encore se résumer. L'auteur lui-même l'avoue au début:

L'*Histoire de la littérature canadienne française* offre cette singularité que ses meilleurs écrivains se rencontrent à ses débuts et à la période contemporaine: le prologue et l'épilogue ont plus d'importance que le corps de l'ouvrage. (p. 7).

Après Cartier, Lescarbot et Champlain nous avons les *Relations*:

Disons-nous que les *Relations des Jésuites* font partie de la littérature canadienne? Assurément, ne serait-ce que pour cette raison que les martyrs ont payé assez cher ce qu'on appelle les lettres de naturalisation. De style très simple qui contraste avec la prose douceuse de nos divers messagers missionnaires, ces *Relations* ont exercé une grande influence. N'eussent été les *Relations*, beaucoup des pamphléaires mécréants du dix-huitième siècle n'auraient jamais écrit leurs diatribes, et il faut confesser sans fausse honte ni respect humain que le pittoresque des Jésuites, fondé sur des observations forcément rapides mais justes, passe de loin le pittoresque un peu *plaqué* de Voltaire et des autres. (p. 9).

Ce dernier « et des autres » ouvre tout un monde de non convertis sans doute ! Louons le sort qui a permis à M. Brunet d'être « convertible » et de rappeler ainsi une similitude d'automobile avec certain député qui était « décapotable ». L'œuvre de Marie de l'Incarnation ajoutée aux *Relations* complète les origines de notre littérature avant l'invasion et l'occupation. Certes nous devons lire cette grande mystique, « qui aussi bien reste le plus grand spirituel de toute la littérature française » (p. 13).

Nous plongeons ensuite dans le « dark age ».— M. Brunet aime, comme tout bon canadien, se servir de ces expressions anglaises que nous goûterons plus loin en pensant que ce pauvre Abbé Blanchard aura tout vu.— Il s'agit de la période où « l'on se contenta de *faire journalisme*, comme les étudiants de naguère qui avaient échoué au notariat ou au barreau. » (p. 14).

Une poésie embryonnaire toute de circonstance mettait en vedette Quesnel, Mermet et Généreux Labadie qui s'écrivait :

Quelle honte, en effet, au pays où nous sommes  
De voir le peu de cas que l'on fait des grands hommes (p. 19).

*L'Histoire* s'établit avec Garneau qui, « notaire, a dressé acte de notre passé, et son Histoire, ce sont nos *sagas* et notre *Chanson de Roland* (...) Elle aurait pu s'intituler admirablement *Discours sur l'Histoire du Canada.* » (pp.

27-28). Nous eûmes aussi l'abbé Casgrain, qui « reste le plus célèbre des abbés de lettres, dans un pays qui en compte peut-être plus qu'ailleurs, même que la France, où tout prêtre qui se respecte prend la plume à l'occasion » (p. 32).

Nous entrerons dans le roman en offrant nos hommages « au pittoresque » P.-A. de Gaspé, l'un des classiques de notre prose » (pp. 38-39-40).

Gaspé est le « grand old man » de notre littérature: son œuvre de vieillard, un vieillard dont on ne se lasse d'écouter les récits. Une voix chevrotante, et dont on ne saurait oublier le timbre( . . . ) Encore un coup, c'est un vieillard qui raconte, ne l'oublions pas, un vieillard coquet qui, devant les yeux émus des jeunes femmes, poursuit son récit, ne s'interrompant que pour leur sourire du regard et des lèvres, d'un air narquois et malin (pp. 38-39-40).

Comme il ne s'agit que de nos *romanciers de l'époque victorienne*,» la transition de Gaspé à Gérin-Lajoie se montre brusque. Gérin-Lajoie manque à coup sûr de légèreté et de frivolité dans le style, remarque M. Brunet, et, s'il se détourne du solide ce n'est jamais que pour peu de temps » (p. 41). (Comment goûtez-vous le style de « ce n'est jamais que pour peu de temps »? My ! My !).

Et l'auteur, toujours intelligent et observateur nous parle ensuite de Joseph Marmette qui « rêva de donner à la province de Québec un Alexandre Dumas qu'on pût mettre entre toutes les mains » (p. 43). Il affirme que Georges de Boucherville « se plût à rivaliser avec Sugène Sue et Ponsou du Terrail » (p. 43) et il termine le chapitre par une chiquenaude « aux autres » comme il dirait. Les « autres » sont tous ces honnêtes romanciers qui

font songer sans le vouloir, aux fiançailles et au mariage d'une aïeule: des crinolines encore, et des bijoux de famille en veux-tu en voilà, avec des salons sombres, qui dégagent un délicieux parfum de renfermé (p. 44).

Jules-Paul Tardivel succède à Napoléon Bourassa et M. Brunet lui sert ces quelques simples paragraphes à l'encre noire:

Cette sympathie, ce sourire ému, nous ne pourrions, en dépit des plus grands efforts, les dédier à Jules-Paul Tardivel, journaliste

ultramontain, que la gloire de Veillot empêchait de dormir — et qui inaugura chez nous les campagnes contre les Juifs et les Francs-Maçons.

Au demeurant, cet Auvergnat qui, fouchtra! vint tout jeune s'établir en Amérique et ramoner les cheminées du pays de Québec, était un brave homme, qui se voulut franchement canadien (p. 44).

Et nous feuilletons le chapitre *Les chroniqueurs* qui « gardent un reflet de leurs confrères un peu trop brillants du second Empire, du règne d'Offenbach, de Meilhac et de Ludovic Halévy, avec peut-être un sérieux plus nordique » (p. 47).

Personne n'ignore les deux plus intéressants: Faucher de Saint-Maurice et surtout Arthur Buies. M. Brunet nous représente le premier comme un fier découvreur:

Faucher de Saint-Maurice a découvert le Mexique, et il a écrit sur le Mexique; il a découvert le golfe, la Gaspésie, et il a écrit sur le Golfe et la Gaspésie; il a découvert que les navires faisaient parfois naufrages et il a écrit *Joies et tristesses de la mer*, enfin, il a découvert que le Canadien et que lui-même savaient conter, et il écrivit *A la veillée* et *A la brunante* (. . .). Il a même découvert que le Canada avait un avenir, d'où *Resterons-nous Français?* (p. 46).

Les quelques pages de Brunet sur Buies sont peut-être les meilleures si l'on excepte évidemment celles sur Victor Barbeau:

Buies eut-il été moins bohème, eut-il vécu plus longtemps à Paris, qu'il aurait sans doute été un grand prosateur, de nuance assez voltairienne, mais toujours spirituelle. (p. 49).

Encore que M. Brunet ne soit nullement porté à exagérer sur le voltarianisme de Buies, on préférera l'étude de M. Marcel Trudel dans *L'influence de Voltaire au Canada* (9). Il en va de même des passages sur Sir A. B. Routhier: Jules Fournier avait tout dit et M. Brunet n'ajoute que son originalité pour effleurer une répétition.

Le chapitre sur *Le journalisme avant le grand journal* ne compte que deux pages de surprises énonçant que Jules-

9. *L'influence de Voltaire au Canada*, MARCEL TRUDEL, Fides, Tome II p. 101, etc.

Paul Tardivel n'avait pas le tempérament de Drumont, qu'Hector Fabre mérita l'amitié d'Edouard Montpetit vu « qu'il fut avant tout un esprit distingué », qu'Oscar Dunn se fit une belle réputation posthume auprès de Jean Bruchési, qu'Israël Tarte « mérite au moins d'être mentionné ici », et qu'enfin « M. Thomas Chapais est à M. Groulx, ce qu'était le comte de Mun à Charles Maurras » (pp. 57-58-59).

Il va sans dire que notre richesse verbeuse nationale alimenterait deux cents pages de publicité à nos meilleurs orateurs. M. Brunet écrira exactement deux pages et demie, et c'est bien ainsi, puisque Cartier « fut pourtant un orateur assez froid », Mercier « un précurseur de nos Lavergne et de nos Bourassa », Chapleau, dont la mère, une femme remarquable, un fils à sa ressemblance et puis qu'enfin Laurier « paraît le plus célèbre des hommes d'Etat canadiens-français ». Notre cicerone s'exprime assez agréablement sur Mercier et sur Laurier. Saviez-vous que le discours de Laurier sur la conscription, en 1917, « demeure l'une de nos plus belles pièces d'éloquence » ? (pp. 62-63-64). Décidément la guerre de 1939 ne nous aura pas avancés ! Consolons-nous dans la *poésie avant les vrais poètes* (titre qui normalement précéderait la *poésie après les faux poètes*).

Bien qu'il s'agisse de poésie avant les vrais poètes M. Brunet découvre tout de même ce qu'il appelle un « big three » formé de Crémazie, Fréchette et Lemay auxquels s'ajoutent Chapman, Adolphe Poisson et Alfred Garneau. Personne ne se choquera du classement gentiment arbitraire de notre auteur de l'*Histoire de la littérature canadienne française*, surtout lorsqu'il fixe des catégories étanches et se décide d'étiqueter les valeurs respectives des « big three » dans « l'opinion des « happy few ».

Il soutiendra que « pour bien juger Crémazie, il convient d'en faire un auteur de complaintes, ou mieux encore, l'émule de Béranger, celui des chansons patriotiques » (...) une bonne voix, une bonne voix qui serait en même temps un peu vicillotte, pourrait, avec un bon accompagnement, nous charmer encore, si elle entonnait le *Drapeau de Carillon* (p. 66).

Il étudiera particulièrement Louis Fréchette qui « s'entendait mieux en affaires. Cet homme, qui se voulut le

sosie et la doublure de Victor Hugo, par sa vie fort amusante, sut inspirer à notre Marcel Dugas, qui jamais n'écrivit plus simplement une biographie délicieuse » (p. 68). Il trouva enfin que Pamphile Lemay, « plus timide que Crémazie et plus heureux aussi, moins fier de son génie que Fréchette, montra un talent authentique assez souvent » (p. 72). Peut-on vraiment exiger plus d'un écrivain s'il montre un talent authentique assez souvent ?

Ceux qui considèrent le chapitre *La poésie voyage* comme le plus sérieux du précieux livre de M. Brunet admettent néanmoins la supériorité du chapitre *La poésie* dans le *Manuel* de Mgr Camille Roy. Que nous apprend l'auteur de *Chacun sa vie* sur les différentes Écoles littéraires et sur l'*École Littéraire de Montréal* et sur le *Nigog* et sur les *Soirées du Château de Ramezay* (ne pas confondre avec la veillée de Ramezay) et sur l'Institut canadien etc... et sur Jean Bulair le solide auteur de *Rencontres*, et sur Damase Potvin et sur Maurice Hébert ? Rien de rien. Le charme et l'art de captiver de M. Brunet le dispense assurément de bien des détails qui, tout en prolongeant sa nuit blanche, auraient alourdi la « corporance » de son *Histoire*. Certes il ne nous cache pas que « du bourgeois, Nelligan ne gardait rien, si ce n'est qu'à la mode des *professionnels* de son temps, il aimait à prendre un petit coup. Mal lui en prit » (p. 81). L'étude sur Nelligan vaut celle sur Fréchette. Un passage comme le suivant prouve bien que Brunet est un critique de race :

Il reste cependant que la hardiesse de Nelligan ouvrit des fenêtres, si lui-même demeurait enfermé dans la fumée des pipes et les relents de whisky, les yeux fixés sur un livre tout neuf. Nelligan ouvrait les fenêtres à ce point que la poésie qui se voulait plus canadienne, la poésie dite régionaliste, en fut toute changée (p. 81).

Mais continuons à étudier M. Brunet: il intéresse si bien avec son esprit pétillant, avec sa façon de nous suggérer que Albert Ferland était « un poète souffreteux caractérisé par sa conscience » (p. 82), que Lionel Léveillé, « quand il s'en mêle, sait aussi bien que les *autres* frapper un vers qui sonne juste et musical » (pp. 83-84), (Pauvre Léveillé, le voilà avec ces fameux *autres*!), que les vers de Charles Gill sont faits

pour le gueuloir » (p. 84), que Louis-Joseph Doucet « travailla pour s'instruire » (p. 85), que Albert Lozeau « mangeait sa gloire en usufruit de son vivant » (p. 86), que « le plus dédaigneux, le plus hautain de nos poètes est sans contredit Paul Morin, qui fit le voyage d'Europe un peu comme s'embarquait l'impératrice Elisabeth pour l'île de Corfou, voire, comme Byron qui partait en guerre contre les « Teurs »! (p. 87). L'étude sur Paul Morin, sans insuffisance, précède quelques lignes sur Jean Charbonneau qui, « à Montréal est un de ces écrivains qu'en France on qualifie toujours de noble poète ». (p. 90). Mgr Roy parlait d'école, M. Brunet parle de « big three » Voyez celui de 1910: Morin, Chopin, Delahaye et... Marcel Dugas. (p. 90).

*L'Histoire de la Littérature canadienne*, même assimilée par M. Brunet expose en quelques lignes les mérites et les démérites « du style argotique » d'Émile Coderre, « du jeune prodige » Robert Choquette, du « prolifique Roger Brien, notre meilleur romantique », de « Jovette Bernier, pour ainsi dire la sœur jumelle de Robert Choquette, avec l'éloquence de la faunesse déchaînée », de Blanche Lamontagne ou « la Pythie gaspésienne (qui) mettait son romantisme à la portée des bourgeois patriotes et bien-pensants, » de Simone Routhier, « qui écrivait un *Adieu Paris* dont quelques pages sont déchirantes » (le papier est si mauvais ces années-ci!) y compris heureusement Alfred Desrochers (qui) « montrait un vrai talent » tellement que « Théodore de Banville aurait sans doute applaudi aux rimes et à la texture » (p. 102). Et le chapitre *La poésie voyage* se ferme sur l'affirmation que « les poètes canadiens les plus remarquables des dernières années sont sans doute Saint-Denys Garneau, Anne Hébert et Alain Granbois » (p. 102). Ainsi, Saint-Denys Garneau « aura longtemps une place de choix dans l'*Histoire* de nos lettres » (...) Anne Hébert, « poète des *Songes en équilibre* » (— il faut être grande poétesse certes pour réussir à conserver l'équilibre à ses songes!), « nous fait songer au plus délicieux des poètes belges, Van Lerberghe et à sa *Chanson d'Eve* », (M. Brunet serait bien assez sorcier un de ces jours pour nous servir une histoire de la littérature belge.—) « le chef-d'œuvre de la poésie mineure symboliste (...) La plus jolie musique, une

sensibilité d'enfant pur. Et cependant, un métier impeccable. André Spire, dans ses vers gracieux et qui sont adorables n'aurait pas mieux fait.» (p. 104). Nous comprenons également sans peine que « l'originalité d'Alain Granbois est d'avoir su mêler à son exotisme planétaire une sensibilité d'enfant presque verlainienne. Il chante l'univers où s'enfonce son voyage, puis il s'arrête pour se souvenir » (p. 105).

En somme nous entendons là le dernier cri du « big three » en poésie depuis le romantisme au symbolisme, depuis le symbolisme au surréalisme où « le public des « Happy few » pourra ensevelir son *Désespoir de vieille fille* sur les rivages phosphorescents des *Iles de la Nuit*. » Vraiment la poésie voyage.

Vous aviez déjà entendu parler de *la littérature des Clercs*? Continuez à lire *L'Histoire de la littérature canadienne française* de M. Berthelot Brunet où les clercs sont tellement nombreux qu'ils débordent de moitié leur propre chapitre. Vous retrouverez d'abord les deux abbés Gosselin: l'abbé Auguste « érudit insigne » (...) qui négligeait par trop les frivolités du style » et Mgr Amédée (qui...) « aura servi de source au célèbre chanoine Groulx ». Vous apprendrez aussi avec le sourire que l'« on accorde généralement à l'abbé (Élie) Auclair une certaine élégance et une certaine onction de style, et des réussites dans ses portraits su l'zinc, même si les sujets ne s'y prêtent pas toujours. Son œuvre résume les qualités et les défauts des œuvres de vingt de ses confrères » (p. 110). Ignorons ici ces vingt confrères et réfugions-nous auprès de Mgr Olivier Maurault « le plus élégant de nos Sulpiciens » qui « dans une pièce qui sentait parfois le renfermé (...) a pratiqué un heureux courant d'air » (p. 111). Il nous fait plaisir d'entendre répéter que « le grand maître (du Thomisme) » est Mgr L.-A. Paquet, dont « la phrase garde toujours un rythme de Grand Siècle, et qui, sans que l'auteur l'ait voulu peut-être, donne un piquant inattendu aux thèses » (p. 113).

En parlant de clercs vous avez tout de suite pensé au « savant historien » de notre littérature qui, toujours d'après M. Brunet, « était peut-être plus intelligent qu'il n'avait de goût ».

Il eut vécu en France qu'il aurait été quelque chanoine Lecigne, quelque abbé Calvet et il aurait reçu des lettres de remerciements et des envois d'auteur de Paul Bourget, Henry Bordeaux, René Bazin, Arsène Vermeuzen et, une seule fois, de Maurice Barrès. Mais Mgr Roy était de Québec... (p. 115).

L'esprit toujours moussieux d'humour, M. Brunet ne nous ménage jamais la saveur d'une critique piquante et quand viendra le tour du Père Lalande, François Hertel recevra un croc-en-jambe :

Le Père Louis Lalande fut le plus brillant des Jésuites canadien avant François Hertel, qui est devenu le plus paradoxal des prêtres laurentiens qui écrivent. Le père Lalande, pendant plusieurs décades a été pour ainsi dire l'abbé Mugnier de nos gens de lettres, les femmes aussi bien que les hommes : il préfaçait, il commentait, il disait un bon mot et surtout, l'on se réclamait du Père Lalande (...). A tout prendre, aux yeux du Père Lalande, ce n'étaient là qu'œuvres de circonstance, pour ne pas dire œuvres de guerre. Jamais il n'aurait écrit sans but comme son futur confrère François Hertel (p. 117).

Appréciez la grâce de ces tournures agréables exposant que « le Père Ephrem Longpré, sous son froc de franciscain, cache l'un des hommes les plus savants que le Canada français (il ne s'agit pas de la *Revue*) nous ait donné, » « que le Père Gustave Lamarche peut paraître frivole », mais (...), que « révolutionnaire, François Hertel voudrait bien l'être, mais il n'y parvient pas toujours. Au fond, François Hertel est surtout un chanoine Groulx badin, et ses lectures de Claudel, de Valéry ou de Dostoïewsky ne doivent pas nous donner le change » (p. 119). Puis comme le chat joue avec la souris l'humoriste analyste ajoutera :

Il est à noter que notre auteur (Hertel) est l'un des rares parmi nous peut-être — ô cher *peut-être*, que de compromissions tu évites! (10) ) parce que son sans-gêne littéraire n'a presque pas d'exemple à Montréal ou à Québec, qui nous aient donné des poèmes religieux, sincères et lisibles (p. 119).

Préméditation du doux coup de griffe qui suit :

Tel qu'il est (pourquoi pas autrement ? (10) ), s'il voulait moins publier, voire moins écrire, il serait l'un de nos plus agréables fan-

10. Les textes entre parenthèses sont généralement de nous.

taïstes, avec une pointe de sérieux, ce qui ajoute à l'originalité. Par malheur Hertel, dans un pays où l'on dit qu'on manque de loisirs trouve, dans ses confidences, ses essais et ses livres, le moyen de se répéter trop souvent.

Encore qu'Hertel ne prononce point de conférences sur les « oubliés » son humour s'apparente souvent à celui de Berthelot Brunet. La ressemblance se préciserait si M. Brunet voulait écrire davantage afin d'être plus complet dans le développement de son agréable fantaisie cotoyant fréquemment le sentier de la vérité. Par malheur il manque sans doute de loisirs pour écrire plus longuement. Cela nous prive du dévoilement des multiples secrets de sa pensée neuve et vivifiante.

Il ne sera plus question que de deux ou trois frères « forts en thème », et pas un mot sur une foule d'autres « clercs » car « parler d'un prêtre qui écrit c'est être injuste pour un autre prêtre qui écrit (...) » (p. 119). Notre bon auteur oublie de servir sa popularité: sa bio-bibliographie ne conviendrait-elle pas comme œuvre d'un « fort en thèmes » ?

Le chapitre sur *les clercs* précédait le chapitre *Les femmes* que suit le chapitre *Les professionnels*. Tout comme les clercs et les professionnels, les femmes débordent abondamment de leurs cases et envahissent toutes les sections de *l'Histoire de la littérature canadienne française*. L'auteur interroge si « la poésie n'est pas souvent l'occasion pour la femme écrivain de renchérir sur l'homme, » si « Mme de Sévigné n'est pas mille fois plus féminine que Georges Sand ? » (p. 126). Il salue comme Georges Duhamel « l'unique, la merveilleuse Colette »... Il croit que Laure Conan fait penser à Reynès-Monlaur, « qui eut, au début du siècle, de nombreux lecteurs parmi les jeunes filles et les noëllistes qui ne connaissaient pas encore Henry Bordeaux et qui ne se risquaient pas à Bourget. » (p. 128). O tempora, ô mores! Dans notre milieu de siècle, les petites filles de celles qui étaient en fleurs au début de 1900 camouflent leur audace en ne jurant que par Saint-Exupéry, ou Roger Martin du Gard, en ne se pâmant que pour Duhamel et en ne lisant que des « Nelson » ou des magazines.

La *Jeanne Mance* de Mlle Marie-Claire Daveluy en mains (« un de nos meilleurs ouvrages d'histoire »—) nous passons

*Autour de la maison* de Michélie Lenormand en saluant simplement Monique et Payse et nous continuons jusqu'à la féerie de Mme Guévremont: « Qui sait si *Le Survenant* n'est pas notre *Grand Meaulnes*? » (P. 130).

Il eut été extrêmement arriéré d'oublier Mlle Gabrielle Roy et *Bonheur d'occasion* où l'on apprécie

cette discrétion dans les notations minutieuses et dans le drame des pauvres de tous les jours (qui) hausse le roman canadien comme on ne l'espérait plus.

Certes il en faut du talent et une imagination féconde pour bien écrire deux volumes de choix sur la faillite tristement banale de l'aventure d'amour d'une misérable « waitress » de « comptoir lunch » au « 5-10-15 ». Cette Florentine intéresse surtout comme l'aînée de la misérable famille d'Azarius Lacasse, le véridique raté que la guerre a sauvé de la misère et de Saint-Henri.

Il serait inconvenant de négliger le chapitre des *Journaux et des Revues* qui s'interpose entre *Les Femmes* et *Les professionnels*. Une telle interposition dénote chez l'auteur une malice que lui pardonneront difficilement les femmes — ou les professionnels. Quoiqu'il soit incomplet (historiquement sinon réellement) ce chapitre additionne beaucoup d'originalité à la banalité nécessaire. La grande mention va au *Devoir*, mais M. Brunet osera prétendre que *La Presse* est « notre plus grand quotidien où sévissait il y a trente ans par exemple l'information la plus jaune qui fût (...) ». Si Jules Fournier, Olivar Asselin et Roger Duhamel reçoivent justice, M. Victor Barbeau reçoit royauté; M. Brunet lui balance à tour de bras un formidable encensoir. Les observateurs musqués jureront que M. Barbeau contrôle les sièges vacants de la nouvelle Académie et que M. Brunet y jette un petit coup d'œil luisant d'envie. Grave erreur! M. Brunet est déjà membre de l'Académie. Pousserait-on la méchanceté en insinuant que certaines admissions se firent sous le coup de promesses? Anathème et scandale de style! Il est vrai que M. Barbeau est le plus grand magister de nos lettres, — il est même étonnant que M. Brunet ne le classe pas « big chief » de tous « ses « big three », — mais un tel couronnement de la part d'un « sans culotte littéraire » porte à

sourire. Tant mieux! Quelle douceur trouvons-nous à saisir une vérité qui fait sourire! Le sourire disparaît quand l'on ne réussit à attraper qu'une pauvre petite ligne sur *Le Canada français* et pas un seul point de suspension pour ses chroniqueurs.

Du point de vue strictement professionnel le chapitre sur *les professionnels* n'est qu'une ébauche dénuée de puissance professionnelle. Une telle étude promettrait de captiver et deviendrait une mine à répétitions puisque notre Littérature fut établie par nos trois ordres: le clergé, les médecins et les hommes de loi. Voilà un autre genre de « big three »; M. Brunet constate d'ailleurs que « La littérature canadienne compte autant de notaires que de médecins et d'abbés, ce qui n'est pas peu dire. » M. Brunet qui fut notaire pouvait au moins nous parler de la littérature chez les notaires. Il s'en est tenu à Marchand et à l'Écuyer. Et pourtant combien d'autres notaires pourrait-on mentionner, « ne serait-ce que pour mémoire »? Pourquoi ne pas signaler les essais des notaires Victor Morin, Gérard Morisset, Jean-Marie Turgeon (l'oncle Gaspard) etc... tous vivants, et rappeler aussi les romantiques défunts: F. B. Singer, Chs-A. Gauvreau, L.-M. Darveau (le premier pamphlétaire), Pierre Petitclair (un vrai clerc), P.-G. Huot, Patrice Lacombe et Joseph-Edmond Roy, etc...<sup>11</sup>. Comment diantre expliquez-vous la présence de Mme Yvette Mercier-Gouin, Robert Rumilly et Gratien Gélinas parmi les *professionnels* au sens bourgeois du mot? Pourquoi *En guettant les ours* du Vieux Doc s'est-il transposé *En attendant les ours*? M. Brunet aurait-il déjà attendu les sauvages avec le *Vieux Doc*? D'où peut-être sa confusion.

Puisque tout livre intéressant est toujours trop court, répétons que l'Histoire de M. Brunet nous paraît désespérément trop courte: elle se termine par quelques pages sur *les romanciers véritables*. Vous avez tout de suite pensé au « big three » Claude-Henri Grignon, Ringuet et Robert Charbonneau devenu « big five » avec Roger Lemelin et Gabrielle Roy.— (La vie en pays bilingue enrichit tout de même un vocabulaire quand on sait en profiter sous le

11. Cf: *Les Métamorphoses du tabellion dans la littérature*, par Me Pierre-Paul Turgeon, *Revue du Notariat*, mai et juin 1945.

regard protecteur de l'auteur du *Ramage de mon pays!*)<sup>12</sup>. — Il n'est point défendu en passant de préférer le meilleur Valdombre à Claude-Henri Grignon. Certains "Pamphlets" resteront; Séraphin aussi restera; il reste d'ailleurs comme une tache d'huile sur nos ondes. C'est encore ce que nous possédons de plus authentiquement canadien avec "Nazaire et Barnabé". Ovila Légaré est vraiment le créateur-type du sketch radiophonique chez nous. Quant au vigoureux Valdombre il serait de taille à rédiger son *Histoire de littérature française*. Nous souhaiterions cette « rigolade » avant qu'il ne soit trop tard et que Grignon ne s'endorme sur son succès facile et lucratif de la radio.

Nos malheureuses revendications iraient s'aplatir sur le pittoresque du petit livre attachant de M. Brunet. Rien ne servira donc de remarquer irrévérencieusement que cette *Histoire de la littérature canadienne française* ne renseigne nullement sur nos vieux journaux, nos vieilles Revues ou nos vieux Recueils littéraires tel le *Répertoire National*, etc... Voilà qui est plus grave que le fauflement de certaines erreurs comme celle sur « Mesplet et Jantard » (p. 14). Il n'a existé qu'un Valentin Jantard (et pas de Jantard). M. Brunet aurait pu ajouter que Fleury Mesplet, un lyonnais, vint d'abord à Philadelphie puis s'établit à Montréal en 1776 où il mourut en 1794. C'était le premier imprimeur de la Métropole. Valentin Jantard, probablement voltairien, en plus d'être avocat, publiait ses chroniques dans la *Gazette littéraire de Montréal* vers 1779 sous le pseudonyme de *Le Spectateur tranquille*, au service de Mesplet. Le général américain Wooster lui octroya purement « gratuitement » une commission de notaire lors de l'invasion du Château de Ramezay par l'armée « étatsunienne » (ô mânes de nos pères!)

Malgré ses mystérieux oublis M. Brunet réussit le tour de force de mentionner 293 noms en 1946 tandis que Mgr Roy en ramassait 267 en 1930. Avis aux statisticiens de bien s'assurer qu'un bon écrivain ne meurt jamais et naît encore plus rarement. Persistez-vous à croire que M. Berthelot Brunet a perdu une jolie chance que n'aurait jamais manquée M. Pierre Brodin? S'il voulait produire une œuvre

12. VICTOR BARBEAU, *Le ramage de mon pays*.

complète en une veillée et n'oublier personne, il n'avait qu'à choisir sans sourciller: *Les écrivains canadiens français de l'entre-deux guerres* et ne pas provoquer une jaunisse de rencœur au plus mortifié des oubliés, Pierre Lombard ainsi qu'à son oncle Bertrand!

PIERRE LOMBARD.

## Les livres

Abbé GRIMAUD.— *Dans le feu.*— *Les Petites Sœurs de l'Assomption de Brest.* in-16, orné de 8 hors texte. Prix: 60 frs. Librairie Téqui, 82 rue Bonaparte, Paris.

Un beau livre qui nous arrive de France. Ce livre émouvant raconte les dernières heures de vie et de dévouement des Petites Sœurs de l'Assomption, toutes tuées dans l'abri souterrain où elles maintenaient le moral des Brestoises. Le récit dramatique du siège de Brest raconte une page des plus extraordinaires de la guerre.

Ceux qui aiment les Petites Sœurs de l'Assomption liront ce livre avec avidité, les autres apprendront à connaître et à aimer ces magnifiques religieuses, les anges gardiens du monde ouvrier de France (Pour tous).

J.E.B.

JACQUELINE DUPUY. *Il est un jardin.* 206 pages. Publié aux Éditions Variétés 1410, rue Stanley, Montréal.

Dans notre ciel littéraire vient de poindre une étoile toute scintillante: Jacqueline Dupuy qui fait, dans la littérature canadienne, un début charmant avec *Il est un jardin...* Ce livre vient de paraître aux Éditions Variétés, en une édition soignée en deux couleurs habillée d'une couverture en trois couleurs.

Jacqueline Dupuy nous fait revivre son enfance, sa jeunesse: «Vite, avant qu'il y fasse trop noir, je suis redescendue dans le jardin de mon enfance, et j'y ai cueilli, de-ci-de-là, quelques pousses vertes ou fleuries qui sont mes plus doux, puis mes plus déchirants souvenirs.»

Ces fleurs sont groupées en un bouquet d'un parfum ingénu. Doux souvenirs.. déchirants souvenirs... l'ensemble est sans précédent dans nos lettres (Pour tous).

B.L.